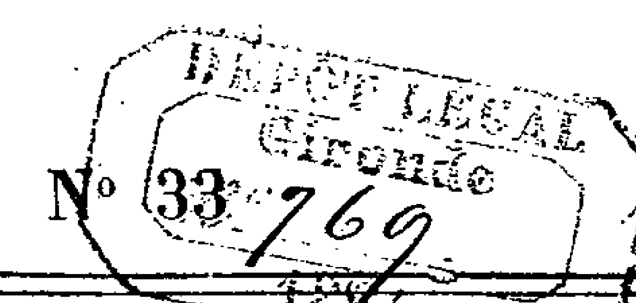
Première année N° 33 Dimanche 11 septembre 1864




# LE SAUVEUR DES PEUPLES

**JOURNAL DU SPIRITISME**

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

**Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57**

**Dépôts : à Bordeaux, chez les principaux libraires et à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.**

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

**ABONNEMENTS**

Bordeaux (ville).—Un an. . . . 6 fr.
Départements et Algérie. . . . 7 fr.
Etranger continental. . . . . . . 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. . 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie. . . 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Les abonnements partent du 1er février et du 1er août.

Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Un numéro séparé, pris au bureau, 10 c.; hors du bureau, 15 c.; par la poste, 20 c.

**AVIS**

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et insérits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.


CHARITÉ — Tu aimeras ton prochain comme toi-même. (Matthieu, XXII, v. 39.)

**FRATERNITÉ UNIVERSELLE** — Que tous ne soient qu'un. (Jean, XVII, v. 21.)

VÉRITÉ — Je suis le chemin, la vérité et la vie. (Jean, XIV, v. 6.)

## DE L'INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE

(*Suite*).

« Comme l'univers physique est un, l'univers moral est un aussi. Il n'y a pas deux mondes de la matière, ni par conséquent, deux mondes de l'esprit. Et l'unité, supposant des relations réciproques, *ces relations existent entre les âmes de toute trempe et de tous degrés.* »

Telle est l'opinion nettement formulée par l'homme qui, jusqu'à présent, a le plus illustré la chaire catholique par son talent comme orateur et par la profondeur de ses pensées en matière de philosophie religieuse. De même que dans le monde physique, les molécules homogènes s'attirent, s'assemblent, s'agrégent, par la force de cohésion, pour former un corps, de même dans le monde moral, les Esprits de même nature s'attirent pour ne faire qu'un tout par la communauté des sentiments tendant vers le bien, tel est le but que doit atteindre l'humanité avec l'assistance des bons Esprits chargés de la diriger et de la conduire, en chassant de ses conseils les mauvais Esprits qui l'assiégent et qu'elle doit repousser en vertu de son libre arbitre.

« Mais quelles sont ces relations ? » se demande l'éminent orateur. Des relations de pensées et de vouloirs communiquées aux hommes par les Esprits de toute nature, l'âme humaine étant en état de correspondre avec toutes les tribus d'intelligences, *quelle que soit la hauteur où la main de Dieu les ait placées dans la sphère intelligible qui précède immédiatement la sienne propre.*

Quoi de plus opposé à la doctrine professée par l'Eglise depuis sa croisade contre le Spiritisme, croisade qui l'oblige à faire volte-face, puisque maintenant, d'après elle, les mauvais Esprits seuls peuvent se communiquer aux hommes, et, quelque bon que puisse être le fruit provenant de ces communications, l'arbre qui le produit est mauvais, contrairement à cette parole du Maître : « Un mauvais arbre ne peut produire de bon fruit. » — Nouvelle preuve de l'*infaillibilité* de la cour de Rome.

Etant admis ce principe, que l'univers moral est un comme l'univers physique, le P. Lacordaire tire cette conséquence remarquable à l'encontre des négateurs de la vie spirituelle, des savants ou des ignorants, qui ne veulent reconnaître que l'existence du monde matériel, parce que c'est le seul qui tombe sous leurs sens :

« L'universalité est le caractère des lois; elles s'appliquent à tous les êtres du même genre, et, s'il est une classe d'intelligences qui ait été soumise aux nobles conditions du libre arbitre et de l'épreuve, toutes l'ont été, et l'ont été d'autant plus qu'elles appartenaient à un rang plus remarquable de leur commune hiérarchie. Aussi, toute la question qui nous occupe est renfermée dans cette seule question : Y a-t-il des Esprits supérieurs à l'homme? Ce point admis, le reste va de soi. »

Encore ici nous trouvons une preuve nouvelle de l'inconséquence des docteurs de l'Eglise romaine, fournie par l'un des leurs. En effet, il vient de nous être démontré par l'illustre prédicateur que le monde moral, pas plus que le monde physique, ne peut exister sans unité; que cette unité ne peut être sans qu'il y ait entre les parties constituantes de chacun d'eux des relations réciproques et que, dans le monde moral, ces relations existent *entre les âmes de toute trempe et de tous degrés et que l'âme humaine est en état de correspondre avec toutes les tribus d'intelligences, quelle que soit la hauteur où la main de Dieu les ait placées dans la sphère intelligible qui précède immédiatement la sienne propre.* Est-il possible d'aller chercher plus haut, pour les faire descendre jusqu'à nous, les Esprits supérieurs, avec lesquels, nous dit-on aujourd'hui, il ne nous est pas permis de correspondre, ce privilége étant uniquement réservé aux prêtres. Nous savons et nous admettons parfaitement la sagacité de ce vieil adage : Il faut que le prêtre vive de l'autel; mais nous n'admettrons pas qu'à lui seul appartienne le privilége de communiquer avec les bons Esprits; ce n'est qu'un moyen d'exploitation que la raison repousse, car une telle doctrine, dont nous venons de faire ressortir la fausseté démontrée par le P. Lacordaire lui-même, ne peut qu'égarer les Esprits incarnés, aveuglés par leurs conducteurs, avec lesquels ils tomberont dans le fossé.

A un autre point de vue, admettre la communication des mauvais Esprits seuls, messagers du diable (pour nous servir de l'expression consacrée), à l'exclusion des bons Esprits, messagers de Dieu, c'est nier à Dieu lui-même ses principaux attributs, la justice et la bonté; or, comme Dieu ne peut être compris sans ces attributs suprêmes, nier sa justice et sa bonté, c'est nier Dieu lui-même. Eh bien! Dieu, souverainement bon, souverainement juste, peut-il permettre que ses enfants soient livrés, sans défense aucune, aux suggestions de l'Esprit du mal? qu'ils ne puissent être en relation qu'avec des Esprits qui les entraînent au mal sans qu'ils puissent entendre la voix de ceux qui les dirigeraient vers le

bien? Il n'est pas permis de le supposer, car, avons-nous dit, ce serait nier Dieu, et le P. Lacordaire a été loin, comme on le voit, de laisser entrevoir une telle supposition, puisqu'il admet, sans hésitation aucune, que des *relations réciproques existent entre les âmes de toute trempe et de tous degrés.*

Ce qui vient d'être dit, d'après le P. Lacordaire, démontre en ce point, d'une manière assez claire, l'erreur volontaire de l'Eglise infaillible. Puis, le même orateur fait la part des savants, que l'orgueil de leur science a conduits à l'incrédulité, habitués qu'ils sont à ne croire qu'à ce que voient leurs yeux matériels. Après cette déduction rationnelle des principes par lui posés sur leur terrain : « de même que le monde physique est un, le monde moral est un aussi, » il ajoute que le matérialiste se révolte contre l'existence des Esprits supérieurs, parce qu'il voit d'un trait où le premier aveu le conduira; «l'incroyance, dit-il, a besoin d'une extrême petitesse ; le grand lui fait peur, parce qu'elle y rencontre Dieu ! »

Après s'être attaché à démontrer que le récit de la Genèse, qui revêt l'Esprit mauvais de la forme du serpent, doit être pris au figuré et non dans son acception propre, l'éminent prédicateur semble craindre d'avoir, entraîné par sa pensée personnelle qui a certainement sa valeur, outre-passé le dogme ; aussi, par esprit de soumission aux lois de l'Eglise plutôt qu'à sa raison, s'empresse-t-il de faire, en quelque sorte, amende honorable pour excuser son entraînement :

« Ce n'est pas, dit-il, que je redoutasse pour ma foi l'idée que le démon eût transformé un animal immonde en organe extérieur de ses suggestions. Le fils de Dieu, venu pour nous sauver, a pris la forme humaine ; le fils du mal, venu pour nous perdre, a pu prendre la forme de la bête. Mais je crois meilleur de ne jamais outre-passer le dogme, et l'Eglise n'ayant rien décidé à cet égard, je m'arrête à l'explication qui, sans meurtrir le texte des écritures, le rapproche davantage du respect de tous.

« Je n'ajouterai qu'un mot : Votre vie qui s'est inaugurée par la tentation passive, est devenue à son tour un principe expansif du bien ou du mal. Vos actes sont désormais condamnés à la gloire ou au malheur du prosélytisme, selon que vous leur donnerez Dieu ou vos passions pour mobile et pour fin. Vous ne pouvez, quoi que vous fassiez, vous soustraire à cette loi de l'ordre moral, et, en quelques ténèbres que vous cachiez vos jours, leur éclat bienfaisant ou funeste rejaillira sur de longues générations. Rien ne se perd d'un mouvement imprimé par une créature libre, et, toute froide qu'elle est sous la tombe, elle se survit dans l'immortalité des leçons qu'elle a données. Cette responsabilité n'est pas seulement le partage des hommes célèbres, de ceux qui ont été vus de loin par un grand nombre ; tous, même les plus obscurs, nous versons une goutte dans le limon douloureux de l'humanité. Elle y sert à pétrir ses destinées, et nous la retrouverons un jour comme une joie ou comme un remords dans la condamnation ou le salut des multitudes. Le Rhin, à sa naissance, remplit la main d'un enfant ; parvenu à son terme, l'Océan seul peut le contenir. Qui ne serait ému d'une si grande perspective? Qui ne s'élèverait au-dessus de soi-même par la conscience d'un si grand pouvoir? Une parole a perdu le genre humain, une parole l'a sauvé. Il faut que nous transmettions l'une ou l'autre à notre descendance, en y ajoutant comme un suffrage le poids de notre vie. Heureux ceux qui choisiront bien! Heureux l'homme dont la mort va sceller tous les actes, et qui peut se dire : J'ai passé dans le monde en n'y laissant aucune trace amère, je n'ai rien ajouté aux malheurs de mes pères, ni aux malheurs de ma postérité ! »

Descendant des sphères qu'habitent les Esprits supérieurs, où se trouvent les guides des Esprits incarnés, désignés par l'Eglise sous le nom d'Anges gardiens, l'illustre orateur s'attache à tirer de sa thèse cette conclusion : que les hommes, Esprits incarnés, sont eux aussi destinés à propager le bien ou le mal, selon que leurs actes auront pour mobile et pour fin la vie matérielle ou la vie spirituelle. C'est à l'un de ces deux buts que doit conduire forcément tout prosélytisme par la parole ou les écrits, auxquels s'ajoute, comme un suffrage, dit l'orateur, le poids de notre vie. Il renouvelle par là la pensée du Christ, qu'il faut prêcher encore plus par l'exemple que par la parole ; qu'il ne suffit pas de faire comme les Pharisiens, qui sont assis sur leur chaire, et qui ne font pas eux-mêmes ce qu'ils commandent aux autres de faire.

C'est par cette péroraison que le R. P. Lacordaire termine sa 62ᵉ conférence, qui se trouve de nos jours en contradiction si flagrante avec tous les sermons, brochures et mandements qui cherchent à soulever contre le Spiritisme toute la horde des mauvais esprits. Efforts impuissants, les hommes sages, dont la vue spirituelle n'est pas troublée par l'unique contemplation de leur bien-être matériel, disent comme Gamaliel au Sanhedrin : « Prenez garde à ce que vous avez à faire à l'égard de ces gens ; laissez-les en repos, car si ce qu'ils font est l'ouvrage des hommes, il se détruira de lui-même, mais si c'est l'œuvre de Dieu, vous ne pouvez le détruire, et prenez garde qu'il se trouve que vous ayez fait la guerre à Dieu !

(*A continuer.*)

## COMMUNICATIONS SPIRITES

L'un de nos correspondants, de Guelma (Algérie), nous a adressé la communication suivante, reçue dans un groupe de cette ville il y a déjà plusieurs mois. L'intention de la publier n'est venue à nos frères d'Algérie, qu'après avoir lu dans la *Revue spirite* les développements donnés à cette même prière. Les principes sur lesquels s'appuie M. Allan Kardec et ceux dictés à nos frères de Guelma, se corroborent mutuellement et donnent, par ce fait, une force d'autant plus grande à chaque œuvre.

### ORAISON DOMINICALE

La prière que le Christ a enseignée aux hommes est celle qui devrait se trouver dans la bouche de toute créature humaine. Elle est sublime dans ses enseignements et profonde pour le penseur qui a le sentiment religieux développé.

*Notre Père qui êtes aux cieux.* — Jésus disait : priez ainsi, à des hommes comme lui, à des hommes pour qui il avait fait la Parabole du samaritain, chez qui il cherchait à inculquer le sentiment de la fraternité, celui d'une origine commune à tous ; il voulait leur apprendre que Juifs, Romains, Grecs, Barbares étaient frères ; que Pharisiens, Sadducéens, Esséniens, Samaritains, Païens étaient frères ; il commençait par ces mots : *Notre Père,* à jeter la semence de fraternité qui lève depuis longtemps et qui s'épanouit au soleil aujourd'hui.

Mais pourquoi ces mots : *qui êtes aux cieux ?*

Hélas, mes amis et frères, il en était à cette époque ce qui en est encore aujourd'hui quoiqu'à un degré inférieur : pouvait-il, à des races ignorantes complétement adonnées au culte de la matière, dévouées par conséquent à tous les intérêts de l'égoïsme, dire que Dieu était sur terre? Il l'aurait fait blasphémer par ceux qui trouvaient que la somme du bien était moins forte que celle du mal ; il tenait à élever leur esprit au-dessus de la matière et à leur faire porter leurs regards plus haut qu'ils n'avaient l'habitude de le faire.

*Que votre nom soit sanctifié.* — Qu'il est loin d'être sanctifié, le nom trois fois saint de Dieu ! Ne prêtons-nous pas encore, de nos jours, toutes nos passions à Dieu? N'appelons-nous pas Dieu : le

Dieu de la guerre; ne lui rendons-nous pas des actions de grâces à l'issue de nos horribles boucheries comme pour l'associer à nos grands forfaits et pour le remercier de nous avoir protégés pour la destruction de nos frères; ne le faisons-nous pas intervenir dans nos petites passions; le sanctifions-nous, le nom de Dieu, quand nous lui prêtons un vice au suprême degré, celui de la vengeance infinie? Nous l'avons fait créateur d'un lieu de supplices où souffriraient à tout jamais ses enfants qui auraient eu le malheur ou la faiblesse de l'offenser durant leur courte existence; nous l'avons assimilé à Brutus; or, combien en trouve-t-on de Brutus sur la terre? A part le patriotisme de ce dernier, n'est-ce pas une exception monstrueuse? De Dieu, nous en avons fait autant, nous l'avons placé au niveau de cette monstruosité.

Frères, combien trouverez-vous de votre temps, d'hommes qui ne finissent par se laisser fléchir par le repentir prolongé de leurs enfants ou même seulement de leurs amis qui les auraient très gravement offensés? Cherchez, il vous sera difficile d'en trouver.

Pourquoi donc, mon Dieu, vous croire plus vicieux que nous! Nous vous croyons bon, mais juste; lorsque les hommes seront tous convaincus de cela, le nom de Dieu sera réellement sanctifié. Il sera sanctifié, ce nom tant de fois béni par les esprits qui commencent à le comprendre, lorsque les nations ne verront en Dieu qu'un pur esprit sur lequel les passions de la chair n'ont aucune prise, un esprit généreux par essence, miséricordieux par justice; car il a donné à sa créature qu'il aurait pu ne pas créer, une liberté dont elle ne sait pas toujours user; c'est une arme à deux tranchants, qui blesse celui qui ne sait pas la manier; il sera sanctifié ce nom, quand les nations ne l'accoleront plus à leurs sanglantes exécutions et quand elles pratiqueront la justice et la miséricorde!

*Que votre règne arrive.* — Cette parole du Maître n'a pas été comprise d'abord. L'interprétation du religieux, qui ne voyait que le ciel, a été simple, et la pensée de Jésus-Christ était complexe; l'interprétation des philosophes dans les temps modernes a péché dans un sens et celle des religieux dans le sens opposé; les uns et les autres ont erré parce qu'ils ont scindé la pensée du Maître; les premiers n'y ont vu que l'avenir immatériel de la créature et les autres que son avenir matériel; s'ils avaient mis en présence les paroles de Jésus en plusieurs circonstances, ils auraient eu la clef de sa pensée.

En effet, Jésus n'a-t-il pas dit par la bouche d'un des siens: *Aimez-vous les uns les autres et les biens du monde vous seront donnés par surcroît?*

Oui, Jésus-Christ voulait dire que le règne de Dieu, au moral, amènerait forcément le règne de Dieu pris dans le sens matériel. Efforçons-nous donc tous, amis et frères, par la pratique de la charité, à amener ce règne promis par celui qui n'a jamais parlé en vain.

*(La fin au prochain numéro.)*

## EXPIATION D'UN ESPRIT

### HISTOIRE MILITAIRE D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A M^lle ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

*(Suite.)*

1806. — Le prince Eugène licencia celles de ses troupes qui lui étaient désormais inutiles. Il se rendit ensuite à Munich, où il épousa, le 14 janvier, Auguste-Amélie de Bavière. Ce mariage devait consolider son autorité en Italie et lui promettait un allié utile et fidèle dans le roi de Bavière, son beau-père, entre les mains duquel se trouvait le Tyrol, l'une des plus importantes frontières.

Un autre événement non moins heureux pour lui vint lui donner l'espoir de monter un jour sur le trône d'Italie: le 16 janvier, il fut adopté par l'Empereur et reçut de lui les noms d'Eugène-Napoléon de France. C'était le désigner tacitement pour l'héritier présomptif de la couronne, puisque la constitution statuait que le sceptre italien passerait des mains de Napoléon à celles de l'un de ses héritiers naturels ou adoptifs, pourvu que le prince désigné, Français ou Italien, ne régnât pas sur la France. Napoléon seul devait gouverner les deux nations conjointement.

1806 à 1809. — Par la réunion des provinces vénitiennes, la monarchie italienne se trouva composée de vingt-deux départements et sa population monta à environ sept millions sept cent quarante-deux mille âmes. Mais les différents États dont elle était formée, divisés depuis des siècles, l'empêchaient de présenter l'ensemble des parties qui donne à une nation la force et l'unité, seuls gages de grandeur durable. Il s'agissait surtout d'établir une administration uniforme qui effaçât peu à peu toute trace des anciennes divisions et qui accoutumât les différents peuples à n'avoir plus qu'un seul et même intérêt. Tous les efforts d'Eugène tendirent vers ce but, et de 1806 à 1809, sa principale occupation fut de réorganiser l'armée d'Italie, dont il avait le commandement en chef, et de mettre en vigueur les codes français.

L'Italie marchait rapidement à sa régénération. Napoléon eut lieu d'être satisfait, lorsqu'il vint la visiter en novembre 1807, aussi il nomma le vice-roi prince de Venise, c'est-à-dire héritier présomptif du trône italien, et la princesse Joséphine, sa fille, née le 14 mars 1807, reçut le titre de princesse de Bologne.

Bientôt le royaume se trouva augmenté de trois nouveaux départements. Voici ce qui s'était passé: Le Pape Pie VII, alarmé de la puissance croissante de Napoléon, dont le redoutable voisinage menaçait d'écraser son autorité dans ses Etats, s'efforçait de susciter des ennemis à la France; il ne prenait pas même le soin de dissimuler ses sentiments hostiles. L'Empereur l'avait sommé à différentes reprises de faire droit à de justes demandes et en avait essuyé des refus irréfléchis et obstinés. En 1806, il jugea nécessaire de faire occuper Ancône, l'une des plus importantes clefs maritimes de l'Italie: il était urgent d'empêcher qu'elle tombât dans les mains des Anglais et des Russes, qui eussent pu, de là, inquiéter les royaumes d'Italie et de Naples. Cette mesure ne réussit pas à intimider le Pape. Les agents pontificaux et les jésuites en particulier, s'appliquèrent à fomenter de sourds mécontentements contre l'Empereur; la cour de Rome s'enhardit même jusqu'à refuser de reconnaître, pour roi de Naples, Joseph Bonaparte, sur le front duquel son frère venait de placer la couronne napolitaine. Quelqu'aveugle qu'elle fût sur ses vrais intérêts, cette cour sentit, du moins, tout ce qu'une telle audace pouvait attirer de dangers sur elle; mais, bien loin de ployer, elle ne chercha qu'à resserrer ses liaisons avec les ennemis de l'empire français; elle fit même des préparatifs militaires. Napoléon fut plus patient que son caractère ne pouvait le laisser espérer: il se contenta de mettre des troupes dans quelques places et d'exiger du Pape des satisfactions sur divers objets. Il s'ensuivit une lutte dans laquelle Pie VII déploya une obstination qu'Eugène tenta vainement de fléchir par la persuasion. Napoléon s'irrita enfin lorsqu'il vit les faibles foudres du Vatican menacer sa puissance. Par ses ordres, les légations d'Ancône, de Macerata, de Fermo et d'Urbin, furent incorporées au royaume d'Italie le 2 avril 1808.

Cette même année, la vice-reine Auguste-Amélie donna au prince Eugène une seconde fille, Hortense-Eugénie, qui naquit le 23 décembre.

*(A continuer.)*

## VARIÉTÉS

Nous avons assisté, dimanche dernier, à une réunion de spirites, arrivés depuis peu à la croyance régénératrice. L'un des apôtres les plus dévoués de la doctrine nouvelle, M. Roustaing, avocat à la Cour impériale de Bordeaux, que la confiance et l'estime de ses collègues ont souvent élevé au poste de bâtonnier de l'ordre, recevait ce jour-là, chez lui, sur sa propriété du Tribus, comme il le fait chaque mois, les prosélytes qu'il est parvenu à faire dans sa contrée.

Malgré les sermons dans lesquels il a été menacé des foudres de l'Eglise et des fournaises de l'enfer, M. Roustaing, pénétré de la sainteté de la doctrine qu'il propage, n'en continue pas moins à amener les populations qui l'entourent à la connaissance de l'Evangile par le Spiritisme; aussi a-t-il obtenu un résultat bien satisfaisant. Chaque jour de réunion, on voit arriver au Tribus, de toutes les contrées environnantes, des gens qui, se sentant améliorés, renouvelés par la nouvelle révélation mise à la portée de leur intelligence, viennent des alentours et de plusieurs lieues à la ronde se grouper autour de celui dont la parole éloquente et convaincue leur développe d'une manière claire et saisissante la réalité de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de son individualité après la mort, par les relations du monde invisible des Esprits avec le nôtre.

En général, ces réunions sont composées de personnes habitant la campagne, d'honnêtes cultivateurs ou artisans parmi lesquels se trouvent un grand nombre de médiums, tout surpris d'obtenir des communications que ne renieraient pas des savants ou des littérateurs distingués. Grand aussi est l'étonnement de l'assistance qui connaît à peu près la capacité littéraire de chacun. De là, partent les réflexions qui, de proche en proche, discutées, débattues, amènent chaque jour à la croyance de nouveaux incrédules qui, ayant vu de leurs propres yeux les résultats obtenus, et ayant entendu les explications du maître du logis, se retirent convaincus et font de nouveaux adeptes. Aussi, le Spiritisme marche-t-il à grands pas dans le pays.

Ce n'est pas, cependant, sans une foule d'obstacles que la nouvelle doctrine se fait jour. Les incrédules, unissant leurs efforts à ceux des détracteurs intéressés, cherchent à entraver la marche de la vérité. Ainsi, il nous a été rapporté par un homme digne de foi, adjoint au maire de sa commune, abonné au *Sauveur des Peuples*, que le curé de sa paroisse, de concert avec le maire, qu'il tient sous sa domination, avait intercepté le n° 28 de ce journal, qui lui était adressé. Nous signalons ce fait, afin que les auteurs de ces manœuvres coupables soient bien avertis que si des actes semblables se renouvellent, nous saurons leur faire rendre compte de leur conduite inqualifiable et leur montrer que nous ne sommes plus aux temps de l'Inquisition.

Quoi qu'il en soit, dimanche dernier, les vastes salons du logis du Tribus étaient trop petits pour contenir la foule empressée, et pourtant bon nombre d'adeptes connus, et s'étant fait excuser, manquaient à l'appel.

M. Roustaing sème la bonne semence dans de bon terrain qui, récemment défriché par lui, produit de beaux et bons fruits. Aussi, malgré sa santé délabrée par le travail, ne perd-il pas une occasion d'utiliser ce qui lui reste de vie terrestre, pénétré qu'il est de la vérité de cette pensée, si bien exprimée par le P. Lacordaire dans sa péroraison, reproduite plus haut : « Rien ne se perd d'un mouvement imprimé par une créature libre, et, toute froide qu'elle est sous la tombe, elle se survit dans l'immortalité des leçons qu'elle a données. »

---

Pendant que dans la catholique Espagne on promulgue des lois pour opposer une digue aux flots de la vérité qui monte sans cesse et menace d'engloutir dans un avenir prochain les vieilles erreurs; pendant que le nouvel évêque de Barcelonne fulmine contre cette même vérité dans un mandement plein d'âpreté ; pendant que des mesures légales sont prises de ce côté pour protéger la *Sainte-Eglise infaillible*, qui paraît chancelante sur sa base; pendant qu'à Rome cette même Eglise n'a d'autre appui que les baïonnettes françaises, il se passe dans l'une et l'autre de ces contrées, les plus fanatiques du monde, des faits dignes de remarque.

En Espagne, c'est un soldat qui, accusé d'avoir volé dans une église, sur l'autel de la Vierge, une coupe en vermeil déposée en *ex-voto*, déclare que ce n'est pas lui qui l'a prise, mais que c'est la Vierge elle-même qui la lui a donnée; qu'il l'a bien remerciée et qu'il a mis la coupe dans sa poche. En présence de cette déclaration, dans laquelle les juges crurent voir un miracle, l'affaire fut renvoyée devant le tribunal ecclésiastique, lequel, craignant de nuire à l'efficacité future des miracles, reconnut qu'il y avait bien un fait de cet ordre, relâcha l'accusé en lui recommandant de ne plus se prêter, à l'avenir, à de semblables fantaisies de la Vierge. — Il y a tout lieu de croire que le fait miraculeux le plus certain reconnu par le tribunal ecclésiastique, c'est que les madones reçoivent mais ne donnent pas.

A Rome, c'est un fait d'une autre nature qui se passe. C'est le renouvellement de l'odieuse affaire Mortara. Un enfant, Michel Coën, jeune israélite, âgé de dix ans, est enlevé à sa famille par un prêtre catholique, qui l'emmène avec lui par surprise et l'enferme dans le couvent des Catéchumènes, pour le faire chrétien malgré lui et malgré sa famille.

N'est-il pas évident que les bons Esprits, las de toutes les horreurs qui se commettent au nom de l'Eglise infaillible, abandonnent ses ministres à l'influence des mauvais Esprits qui les conduisent à leur perte. — *Quos vult perdere Jupiter dementat.*

## NÉCROLOGIE

Nous avons eu le regret d'apprendre, il y a peu de jours seulement et d'une manière tout à fait indirecte, la mort de M. Adolphe Nunez, dont nos lecteurs connaissent au moins le nom par une communication publiée dans le n° 3 du *Sauveur des Peuples*. Spirite dévoué à la pratique et à la propagation de la doctrine régénératrice, M. Nunez, israélite d'origine, n'hésita pas à reconnaître, dès que ses yeux furent ouverts à la lumière de la nouvelle révélation, que les pratiques du Spiritisme n'avaient rien de contraire à la loi de Moïse; que les temps n'étant plus les mêmes, juifs et chrétiens adorant un seul et même Dieu, c'était un anachronisme que de vouloir appliquer aujourd'hui la défense faite par la loi de Moïse, d'interroger les morts, alors qu'elle fut faite dans d'autres temps pour tenir les Israélites en garde contre l'adoration des faux dieux.

M. Nunez était un homme aussi modeste qu'honnête. Depuis peu de temps et par dévouement au Spiritisme, il avait consenti à accepter la présidence du groupe qui, dans notre ville, a pris le titre de *Société spirite de Bordeaux*. L'aménité de son caractère y aurait ramené sans doute quelques membres, et nous avions l'espoir que sa modestie véritable et sa prudence auraient su imprimer à ce groupe une direction utile.

Nous ne doutons pas que par les qualités de son cœur et la droiture de ses sentiments, M. Nunez n'ait conquis une place parmi les Esprits heureux.

*Pour tous les articles non signés :*

A. Lefraise.

---

*Le Directeur-Gérant* : A. Lefraise.

Bordeaux. — Imprimerie A.-R. Chaynes, cours d'Aquitaine, 57.